

te, pût faire accuser la religion de rendre insociables ceux qui l'embrassent. Ce reproche assurément serait très-mal fondé : le chrétien est l'homme le plus sociable, car il est le moins exigeant et le plus dévoué.

Quant aux plaisirs, aux distractions, aux délassements que permet la morale, qu'il les conserve tous, et qu'il s'y plaise. J'aime à trouver chez lui des fêtes de famille ; j'aime à le voir sensible aux charmes de la poésie et des arts. Le chrétien doit être un homme complet, et sa religion dit : " Aimez tout ce qui est aimable. "

Je désire qu'il ne se surcharge point de pratiques ; autrement, il éloignera du Christianisme plus d'un homme que son exemple pourrait y ramener. Il faut d'ailleurs, chez les peuples où l'industrie fait de rapides progrès, se garder d'exiger des pratiques très-multipliées ; le temps n'y suffirait pas, et d'autres soins pourraient bien avoir la préférence. Mais je suis loin d'en conclure que l'industrie et ses richesses affaiblissent nécessairement la piété dans les âmes. Prenons pour exemple un homme très-occupé, un fabricant qui fait travailler de nombreux ouvriers, et dont les relations commerciales sont fort étendues. Si cet homme considère ses ouvriers comme des pupilles que la Providence le charge de protéger contre le vice et la misère ; si pour accomplir entièrement ce pieux devoir, il fait instruire leurs enfants, et qu'il étende sa bienfaisante influence sur tout le canton qu'il habite ; s'il offre dans ses relations commerciales l'exemple de la bonne foi et de l'intégrité ; si lorsqu'il passe d'une occupation à une autre, il aime à élever sa pensée vers la source de toute force et de toute sagesse, sa vie est une prière continuelle, un hommage de tous les instants rendu à cette Providence qui semble l'avoir choisi pour agent.

L.— Ces rapides pensées n'ont-elles produit sur vous aucune impression salutaire ? c'est moi qu'il faut accuser, et non la cause que j'ai voulu servir. Quel esprit serait assez superficiel pour supposer qu'un sujet si vaste est épuisé dans ce petit nombre de pages ? J'ai dit en commençant que je n'avais point la prétention d'instruire, que j'aspirais seulement à faire naître le désir d'entendre des hommes plus éclairés que moi. Puisque je n'ai pas su vous inspirer ce désir, ma position seule est changée ; l'avantage qu'il y aurait à consulter ces hommes plus instruits, reste le même pour vous. Deux ou trois heures perdues avec moi vous donnent bien le droit de me juger, de rejeter ce petit écrit, non de juger et de rejeter la religion.

Avant d'oser condamner la foi de vos pères, il vous faut plus d'étude. Je n'ai

pu vous déterminer à un examen nécessaire ; mais je ne vous ai fourni aucun argument valable pour vous en dispenser. A défaut de tous les impérieux motifs que l'homme a pour s'occuper de cet imposant sujet, j'en appellerais au besoin de connaître, à la curiosité. La religion du Christ a produit une immense révolution sur la terre ; des multitudes d'hommes ont donné leur sang pour attester sa vérité ; elle est préconisée de siècle en siècle par des orateurs, par des écrivains dont la force de tête n'est pas plus contestable que la conviction et l'éloquence ; d'autres hommes, éminents aussi par le talent, se sont acharnés à la poursuivre ; elle a subi tous les genres d'attaques, depuis la raillerie et la satire, jusqu'à la violence et à la cruauté. Toujours on la voit triompher des épreuves. La religion du Christ est le plus étonnant phénomène offert aux regards des hommes, et j'aurais peine à concevoir qu'on ne sentit pas le désir de l'examiner sérieusement une fois dans la vie.

Faites cet examen. Je ne renonce pas à l'espérance qu'un jour vous prierez pour moi, comme je prie pour vous.

FEUILLETON LITTÉRAIRE.

Les empiriques (1.)

— Si nous allions voir ces gens-là ? dis-je à Oscar ; on assure que c'est un spectacle curieux.

— Et gratuit ? mais pas amusant tous les jours, mon cher.

— Au petit bonheur ! Que risquons-nous ?

— Une poussée ou deux ! On n'est pas tenu d'y porter des dentelles. D'ailleurs, on peut choisir.

Le même soir, nous nous acheminions, le peintre et moi, vers l'un des clubs les plus accrédités de Paris, un club original, un club à caractère. Il n'y était question ni des formes de la constitution, ni des erreurs du gouvernement. La politique n'y figurait que sur un plan fort accessoire. Rien de plus simple et de plus clair que le problème dont on s'y préoccupait. Il s'agissait de couper la société par tronçons et de la rajeunir dans une chaudière magique. Tête, bras, buste, pieds, tout y passait et fournissait des éléments à l'amalgame. Point de distinction entre les organes, point de variété dans les fonctions, mais l'égalité la plus absolue devant le feu civilisateur, et un monde à l'état de bouillie.

(1) Extrait de l'excellent ouvrage intitulé : *Jérôme Palurot et la recherche de la meilleure des républiques.*

Cette aimable doctrine s'appelait la doctrine de la communauté, et si elle n'était pas neuve, elle était encore moins consolante. Le club où nous nous rendions avait pour but d'en démontrer les bienfaits. Il ne faut pas croire d'ailleurs que le débat fût permis ; le club ne souffrait pas de tels écarts. Il avait un pontife et des fidèles ; l'institution n'admettait rien de plus. Le pontife parlait : les fidèles écoutaient ; tout se passait en famille. Autour de l'estrade d'où tombaient ces épanchements, se groupaient des athlètes sourcilleux et immobiles comme des prétoiriens. Le pontife avait le soin de les choisir parmi les hommes accoutumés à de rudes travaux, et dont les muscles offraient quelques garanties. C'était un moyen sûr de commander le respect. A la vue de cette légion martiale, les curieux se sentaient contenus, et à peine laissaient-ils échapper à la dérobée quelques sourires railleurs.

Je viens de parler du pontife de la communauté ; son nom a fait quelque bruit. Avant de le voir, je m'en formais une idée terrible ; j'imaginais un héros sombre, un orateur véhément, l'œil farouche d'un Muncer, la pose emphatique d'un Babœuf. De mes lectures et de mes souvenirs je composais un personnage en harmonie avec le rôle, une figure vengeresse dans un principe violent. Le premier coup-d'œil jeté dans la salle suffit pour me déromper. Le pontife était à la tribune, versant les flots de sa parole sur un auditoire ému et attentif.

Je crus voir un bénédictin et entendre une homélie. Rien de dur dans ses traits, rien d'amer dans son discours. Il en était à décrire son âge d'or. Plus de séparations factices, plus de distinctions arbitraires ; la fraternité gouverne le monde. On ne reconnaît plus qu'un titre, la vertu ; on n'a qu'un souci, le bonheur commun. C'est à qui s'oubliera pour mieux songer aux autres. On ne tue plus, on ne punit plus ; le crime ayant cessé, la loi n'a plus besoin de glaive. Les armées se dissolvent, faute d'emploi ; on ne lutte que contre la nature. La science la désarme et l'assujettit. Les poisons disparaissent, les bêtes malfaisantes sont retranchées de la création, les animaux les plus farouches réclament les honneurs de la domesticité. Les fils d'Adam jouissent enfin d'un héritage laborieusement conquis ; il sont les souverains de la terre, et élèvent jusqu'à Dieu leur concert de victoire.... Le pontife suivait le fil de son sermon, et du dithyrambe il passait à la dialectique :

— Que voit-on ici bas ? dit-il. Des riches et des pauvres ? Des hommes qui regorgent de pain, auprès d'hommes qui manquent du nécessaire ? Moi qui n'ai qu'un estomac, que deux bras, qu'une tête,